

AEGYPTO - HELLENISTICO - SEMITICA

I

ÉGYPTIENS, GRECS ET SÉMITES A ALEXANDRIE (I^{er}-II^e s.)

PAR

MARTINIANO RONCAGLIA

Bien des problèmes resteront sans réponse sur la question des influences réciproques des cultures dans les cercles philosophiques d'Alexandrie. La conviction, chez les Hellènes, que la méditation égyptienne avait sa profondeur, proportionnelle à l'antiquité de son passé, devait rencontrer, comme attitude complémentaire, la confiance des Égyptiens dans leur propre tradition, si permanente qu'elle pouvait sembler d'une valeur éternelle (1). La forme nilotique du rationnel, c'est la pérennité. Mais comment concilier ce prix éminent du simple et de l'immuable, avec la diversité des opinions, des conjonctures? Égyptiens et Grecs, mêlés dans Alexandrie et, qui plus est, en contact avec le facteur sémitique, dont Philon d'Alexandrie atteste toute l'importance, ont élaboré une forme nouvelle de vérité, moins claire que le vrai à la façon attique, mais profonde moyennant la convention du symbole.

L'ALLÉGORIE, UNE TECHNIQUE DE L'INTERPRÉTATION.

Pour accorder les nouveautés du présent aux formes anciennes, point périmées; pour joindre des sortes de culte disparates et non superposables; pour rendre compatibles le savoir et le croire, rien d'aussi opportun qu'une technique de l'interprétation qui montre dans la mythologie la justification des rites, dans les fables l'illustration des concepts, dans l'éclectisme la permanence d'une compréhension unique. La persistance des totems comme emblème des nomes ou des Dieux qu'ils avaient engendré, l'équivalence

(1) P. MASON-OURSEL, *La philosophie en Orient* (= Histoire de la Philosophie par Émile Bréhier). Paris 1948, 41-43.

des effigies thériomorphes et anthropomorphes, la croyance à maintes correspondances, révélatrices d'identités secrètes: autant de circonstances favorables à l'adoption de l'allégorie en tant que moyen de compréhension. Tout comme un scarabée, amulette vulgaire, c'est le soleil à l'état de bibelot familial, le dessin stylisé de l'œil d'Horus signifie et procure l'intuition intellectuelle. Méthode suspecte, dans laquelle la logique des concepts fait retraite devant une logique de l'imagination et du vouloir, caractéristiques de l'âme primitive. En s'y prêtant, l'intellectualisme issu de Socrate et d'Aristote, d'Euclide et d'Archimède, s'accommodait à la mentalité nègre, que l'égyptologue aperçoit, comme toile de fond, derrière les raffinements de la civilisation dont il s'émerveille. Avec un tel procédé, Clément d'Alexandrie et les Pères de l'Église, sur les traces de Porphyrius (1), soutiendront que Moïse et Platon apportèrent la même révélation et que toutes les approximations du vrai s'équivalent. Mais ce compromis entre le savoir et l'expérience religieuse, s'il marque un recul pour l'intelligence scientifique, indique et permet un progrès de la masse humaine, devenue plus apte à reconnaître que la diversité, la singularité même de ses croyances recèlent un sens, qui se cache derrière le symbole ou l'allégorie.

L'ASPECT AFRICAÎN DE L'ESPRIT ÉGYPTIEN.

L'aspect africain de l'esprit égyptien nous explique plus d'un trait de sa culture: son réalisme, son fétichisme, sa croyance à l'équivalence des multiples formes d'existence sans qu'intervienne, comme en Asie, la transmigration ou métempsychose. La magie s'y trouve plus concrète, plus brutale qu'en Sumer; le mysticisme numérique y affecte moins de subtilités et l'alchimie, l'astrologie n'y acquièrent pas d'aussi ingénieux développements (2). La civilisation y remonte plus loin peut-être qu'ailleurs (qu'en Chaldée, ou même qu'en Élam), mais la culture, plus technique, s'avère moins spéculative. Une comparaison documentée nous éclairera un jour sur les ressemblances et les différences entre ces deux civilisations mères, de l'Égypte et de Sumer, dont on ne risque pas de s'exagérer le rôle sur la formation du reste du monde.

(1) PORPHYRIUS, *De antro nymph.*, 10.

(2) A. MURAT, *Le Nil et la civilisation égyptienne* (Évolution de l'Humanité). Paris 1926, et *Handbuch der Orientalistik*. Erster Band: Ägyptologie. Zweiter Abschnitt: Literatur. Mit Beiträgen von Hellmut Brunner, Hermann Grapow, Hermann Kees, Siegfried Morenz, Eberhard Otto, Siegfried Schott, Joachim Spiegel. Leiden 1952.

L'investigation « décolonisée » commence à entrevoir qu'une grande partie du continent noir, au lieu d'être aussi fruste et « sauvage » qu'on l'avait supposé, répercute en maintes directions, à travers l'immense isolement par le désert ou la forêt, des influences qui, par la Libye, la Nubie, l'Éthiopie, venaient au Nil. Nous avons là — selon nos catégories scientifiques — une « philosophie implicite », et la religion égyptienne parut aux Hellènes une tradition « philosophique » toute chargée de vérités. Toujours est-il qu'Eudore de Cnide, lui aussi auteur d'une théorie des idées à l'instar de Platon, avait séjourné seize mois près d'Héliopolis, sous le règne de Nectanebos, roi de la trentième dynastie (1).

LE KA ET LE ZET, PROTOTYPES PLATONICIENS.

Selon la « philosophie implicite » de l'Égypte ancienne, l'individu ne vit pas seulement par son organisme et par son cœur, sens intime et conscience des perceptions; une partie capitale de lui-même lui reste extérieure: le *ka*, ce qui correspond à sa personnalité dans une sorte de *mana* collectif, principe d'efficience pour hommes et Dieux. Le rite qui unit la momie à son *ka* (art d'immortaliser pour éviter le risque d'une « remort »), rend le corps, *zet*, indestructible et permet au défunt de se manifester tant comme âme (*ba*) que comme esprit (*akh*). Celui-ci est et demeure céleste; celle-là vient animer les statues et la nomie, et partage son existence entre le ciel et la terre.

Comment ne pas reconnaître dans ce dualisme du *zet* et du *ka* un prototype grossier des deux mondes, sensible et intelligible, dont Platon construira si vigoureusement l'arbitraire théorie? Pour l'Égypte comme pour la Grèce classique l'essence éternelle est tout autre chose qu'une âme immortelle, et que l'ambition de l'esprit vise à conquérir autant que possible une pérennité de vie, de cette vie qui ne saurait se définir par une collaboration entre l'essence et l'existence. Les mystères grecs ont au moins ceci en commun avec les mystères osiriens de l'Égypte, qu'ils cherchent à immortaliser l'âme, alors que, selon la philosophie comme pour les théologiens, l'éternité appartient à la seule essence (2). C'est sans doute dans ce cadre qu'il faut approcher Clément d'Alexandrie et Origène, cadre composé de la philosophie implicite égyptienne, de la philosophie explicite hellénique et de la doctrine sémitique de la Bible.

(1) Voir V.-J. Bidez, dans *Bulletin de l'Académie Royale de Belgique (Lettres)*, XCIX (1933), 195-218.

(2) MASON-OWENS, *op. cit.*, 38-39.



II

LE SYNCRÉTISME ORIENTAL ET L'ÉGYPTE (II^e et III^e s.)

PAR

MARTINIANO RONCAGLIA

Dans le monde grec et latin du III^e siècle, le gnosticisme avait été une mode; il disparut comme tel assez rapidement (1). Les choses se passèrent autrement en Orient. Le gnosticisme prit une tournure et une vie particulières, bien plus brillante. Déjà, dès le II^e siècle, les Antitactes d'Alexandrie sont des véritables dualistes, attribuant les origines du bien et du mal à deux dieux différents (2).

L'immense confusion d'idées qui régnait en Orient amenait un syncrétisme général des plus étranges. Ce n'est que grâce aux découvertes récentes de Nag' Hammâdi qu'on a pu corriger l'opinion assez répandue selon laquelle le Christianisme égyptien depuis ses origines jusqu'à l'évêque Démétrius, c'est-à-dire jusqu'à la fin du II^e siècle, aurait été un Christianisme gnostique (3): nous savons maintenant qu'il était, au contraire, fortement influencé par le Judéo-christianisme (4). Toujours est-il que des petites sectes mystiques d'Égypte, de Syrie, de Phrygie, de Babylonie, profitant d'apparentes ressemblances, prétendaient s'adjoindre au corps de l'Église et parfois étaient accueillies.

(1) Ernest RENAN, *Marc-Aurèle et la fin du Monde Antique* (Histoire des Origines du Christianisme, 7). Paris 1925, 130-147.

(2) CLEMENT ALEX., *Strom.* III, 4.

(3) Hans-Friedrich Wess, *Die Bedeutung neuer Textfunde für die Frühgeschichte des Christentums in Ägypten*, dans *Koptologische Studien in der D[eutschen] D[emokratischen] R[epublik]*. Zusammengestellt und herausgegeben vom Institut für Byzantinistik der Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg (Wissenschaftliche Zeitschrift der Martin-Luther-Universität Halle-Wittenberg, 1965). Halle [1966], 220-235.

(4) MARTINIANO RONCAGLIA, *Histoire de l'Église Copte*, I. Beyrouth 1966. Sur les gnostiques d'Égypte voir aussi Jürgen Dummer, *Die Angaben über die gnostische Literatur bei Epiphanius*, *Pat. lat.* 26, dans *Koptologische Studien in der DDR*, 191-219.

Toutes les religions de l'Antiquité classique semblaient ressusciter et aspiraient à remplacer l'œuvre de Jésus, présentée comme imparfaite ou comme corrompue par ses disciples, parfois elles allaient au-devant de Jésus pour l'adopter comme un de leurs adeptes. Les cosmogonies de l'Assyrie, de Phénicie, de l'Égypte, les doctrines des mystères d'Adonis, d'Osiris, d'Isis, de la grande déesse de Phrygie, faisaient invasion dans l'Église et continuaient ce qu'on peut appeler la branche orientale, à peine chrétienne, d'une forme particulière de la Gnose. Tantôt Yahweh, le Dieu des Juifs, était identifié avec le démiurge assyro-phénicien *Ialdebaoth*, « le fils du Chaos = יְהוָה בְּהֵימָן » (1). D'autres fois, le vie! Iao = ΙΑΩ assyrien, qui offre avec Yahweh d'étranges signes de parenté, était mis en vogue et rapproché de son quasi-homonyme d'une façon où le mirage n'est pas facile à discerner de la réalité (2).

Les sectes ophiolâtres (3), si nombreuses dans l'antiquité, se prêtaient surtout à ces folles associations. Sous le nom de Nâassiens [*nahas* en hébreu: serpent] ou d'ophites se groupèrent des païens adorateurs du serpent, à qui il convint à certain jour de s'appeler chrétiens: en réalité la plupart des sectes ophiolâtres restèrent ennemies du Christianisme (4). C'est d'Assyrie que vint, ce semble, le germe de cette Église bizarre (5); mais l'Égypte, la Phrygie, la Phénicie, les mystères orphiques y eurent leur part. Comme Alexandre d'Abonotique, prôneur de son dieu-serpent Glycon, les Ophites avaient des serpents apprivoisés ou agathodémons (culte de Kneph en Égypte) qu'ils tenaient dans des cages; au moment de célébrer les mystères, ils ouvraient la porte au petit dieu et l'appelaient. Le serpent venait, montait sur la table où étaient les pains et s'entortillait à l'entour. L'Eucharistie paraissait alors aux sectaires un sacrifice parfait. Ils rompaient le pain, se le distribuaient, adoraient l'agathodémon et offraient par lui, disaient-ils, un hymne de louange au Père céleste. Ils identifiaient parfois leur petit animal avec le Christ ou avec le serpent qui enseigna aux hommes la connaissance du bien et du mal.

Les théories sur l'Adamas, considéré comme un éon, et sur l'œuf du monde, rappellent les cosmogonies phéniciennes de Philon de Byblos et les symboles communs à tous les mystères de l'Orient.

(1) ALFRED MURR, *El, Yahvé et Jésus*, Beyrouth 1966, et surtout Adolf HILGENFELD, *Die Ketzergeschichte des Urchristentums urkundlich dargestellt*, Darmstadt 1966, 243 s.

(2) IRENAEUS, *Adv. haer.* I, xxx, 5, 10; ORIGÈNE, *Contra Celsum*, VI, 31, 32.

(3) HILGENFELD, *op. cit.*, 250-283.

(4) ORIGÈNE, *Contra Celsum*, III, 13; VI, 24.

(5) HIPPOLYTUS, *Philosophumena*, V, 1 ss.

Leurs rites avaient bien plus d'analogie avec les mystères de la Grande Déesse de Phrygie qu'avec les pures assemblées des fidèles de Jésus. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'ils avaient leur littérature chrétienne, leurs évangiles, leurs traditions apocryphes, se rattachant surtout à Jacques. Ils se servaient de l'Évangile des Égyptiens, de l'Évangile de Thomas, etc. Leur christologie était celle de tous les gnostiques. Jésus se composait pour eux de deux personnes, Jésus et Christ, — Jésus, fils de Marie, le plus juste, le plus sage et le plus pur des hommes, qui fut crucifié; — Christ, éon céleste, qui vint s'unir à Jésus, le quitta avant la passion, envoya du ciel une vertu qui fit ressusciter Jésus avec un corps spirituel, dans lequel il vécut un certain temps, donnant à un petit nombre de disciples élu un enseignement supérieur (1).

Sur ces confins perdus du Christianisme, les dogmes les plus divers se mêlaient. La tolérance de certains gnostiques, leur prosélytisme ouvraient si larges les portes de l'Église que beaucoup de choses y passaient. Un signe de cette confusion nous est offert par les hérésiologues chrétiens. Des religions qui n'avaient rien de commun avec le Christianisme, des cultes babyloniens furent classés et numérotés parmi les sectes chrétiennes. Tels furent les Baptistes ou Sabéens, depuis désignées sous le nom de Mendaïtes, et qui furent, peut-être, des elkasaites; les Pérates (2), partisans d'une cosmogonie moitié phénicienne, moitié assyrienne, vrai galimatias plus digne de Byblos, de Mabboug ou de Babylone que de l'Église du Christ. Les Séthiens (3), secte assyrienne, qui fleurit aussi en Égypte, comme en témoignent les manuscrits coptes de Nağ' Hammādī. Elle se rattachait par des calembours au patriarche biblique Seth (4), père supposé d'une vaste littérature et par moment identifié avec Jésus-Christ lui-même. Les Séthiens combinaient arbitrairement l'Orphisme, le néo-phénicisme, les anciennes cosmogonies sémitiques, et retrouvaient le

(1) W. BOUSSSET, *Kyrios Christos. Geschichte des Christus-Glaubens von den Anfängen des Christentums bis Irenäus*. Mit einem Geleitwort von Rudolf Bultmann. Göttingen 1965; RUDOLF BULTMANN, *Das Urchristentum im Rahmen der antiken Religionen*. Zürich 1949.

(2) CLEMENS ALEX., *Strom.* VII, 17. Ce nom paraît venir de ce que la secte naquit au-delà de l'Euphrate. Voir *Gri.* XIV, 15 (en grec), d'après ce qu'en dit HIPPOLYTUS, *Philos.*, V, 16.

(3) HIPPOLYTUS, *Philosophumena*, V, 19 s.; EPICURUS, *Parvula haec*, XXXVI, 7; XXXIX, 5; HILGENFELD, *op. cit.*, 263-267. RUDOLF BÄCKMANN, *Die Philosophumena und die Psephen, eine Untersuchung aus der alten Hérésiology*, dans *Zeitschrift für die historische Theologie* II (1860), 218-257.

(4) WILLIAM CORNELIS VAN UNICK, *Evangelien aus dem Niland*. Frankfurt am Main 1960, 31-32; HILGENFELD, *op. cit.*, 267-270.

tout dans la Bible. Ils disaient que la généalogie de la Bible ou mieux de la Genèse renfermait des vues sublimes, que les esprits vulgaires avaient ramenées à de simples récits de famille (1).

Comme quatrième représentant de la gnose ophite, Hippolyte de Rome (2) nous présente un certain Justin. Ce Justin, que d'autres avaient confondu avec son homonyme martyr, vers le même temps, dans un livre intitulé *Baruch*, transformait le Judaïsme en une mythologie et ne laissait presque aucun rôle à Jésus. Des imaginations exubérantes, nourries d'interminables cosmogonies et mises brusquement au régime sévère de la littérature hébraïque et évangélique, ne pouvaient s'accommoder de tant de simplicité. Elles gonflaient les récits historiques ou appartenant à des différents genres littéraires de la Bible, pour les rapprocher du génie des fables grecques et orientales, auquel elles étaient habituées.

C'était, on le voit, tout le monde mythologique de Grèce et d'Orient qui s'introduisait subrepticement dans la religion de Jésus (3). Les hommes intelligents du monde gréco-romain et gréco-oriental sentaient bien qu'un même esprit animait toutes les religions de l'humanité. On commençait à connaître le Bouddhisme et, quoiqu'on fût loin encore du temps où la vie de Bouddha serait devenue une vie de saint chrétien (4), comme celle de Barlaam et Joasaph, on ne parlait de lui qu'avec respect (5). Le Manichéisme, qui représente au III^e siècle une continuation du gnosticisme, a vu sa tentative d'introduire sa mythologie panthéiste dans le cadre d'une religion sémitique condamnée à l'avance. Philon d'Alexandrie, les Épîtres aux Colossiens et aux Éphésiens, les écrits johanniques avaient été sous ces rapports

(1) EPIPHANUS, *Pan. haer.* XXXIX, 9.

(2) HIPPOLYTUS, *Philos.*, V, 23-28; HILGENFELD, *op. cit.*, 270-277.

(3) RUDOLF BULTMANN, *op. cit.*; JOHANNES LEIPOLDT, *Früher Christentum im Orient (bis 351)*, dans *Handbuch der Orientalistik. Erste Abteilung, Achter Band, Zweiter Abschnitt*. Leiden 1961, 3-42; SIEGFRIED MORENZ, *Altägyptischer und hellenistisch-paulinischer Jenseitsglaube bei Shenoute*, dans *Mitteilungen des Instituts für Orientalforschung* 1 (Berlin 1953), 250-255.

(4) H. ZOTENBERG, *Notice sur le texte et les versions orientales du livre de Barlaam et Josaphat*, dans *Notices et Extraits de la Bibliothèque Nationale*, 28. Paris 1887; PAUL PRETERS, *La première traduction latine de Barlaam et Joasaph et son original grec*, dans *Analecta Bellardiana* 49 (1931), 276-312. Les derniers résultats d'une enquête littéraire critique serrée nous sont présentés par FRANZ DÖLGER, *Der griechische Barlaam-Roman, ein Werk des Hl. Johannes von Damaskos*. Scheierna 1953.

(5) CLEMENS ALEX., *De abstinencia*, IV, 17. On a d'ailleurs remarqué que les *Actes de saint Thomas* ressemblent singulièrement à un soutra bouddhique: simple coïncidence d'un genre littéraire ou dépendance?

aussi loin que possible. Les Gnostiques faussaient le droit sens de tous les mots en se prétendant chrétiens. L'essence de l'œuvre et de la prédication de Jésus était éthique, l'amélioration du cœur: l'essence de l'œuvre et de la prédication gnostique était la spéculation. Or ces spéculations creuses renfermaient tout au monde, excepté du bon sens et de la bonne morale. Même en tenant pour des calomnies ce que l'on racontait de leurs promiscuités sexuelles et de leurs habitudes licencieuses (1), on ne peut douter que les sectes dont nous parlons n'aient eu en commun une fâcheuse tendance à l'indifférence morale, un quietisme dangereux, un manque de générosité qui leur faisait proclamer l'inutilité du martyre. Leur docétisme obstiné (2), leur système sur l'attribution de l'Ancien et du Nouveau Testament à deux Dieux différents (3), leur opposition au mariage (4), leur négation de la résurrection de la chair et du jugement (5), fermaient également devant eux les portes d'une Église où la règle des chefs fut toujours une sorte de modération et d'opposition aux excès. La discipline ecclésiastique, représentée par l'épiscopat, fut le rocher contre lequel ces tentatives désordonnées vinrent toutes se briser.

On craindrait, en parlant plus longuement de pareilles sectes, d'avoir l'air de les prendre plus au sérieux qu'elles ne se prirent elles-mêmes. Qu'étaient-ce donc que les Phibionites (6), les Barbelonites ou Barbélo-gnostiques (7) — dont saint Irénée de Lyon dit: « Ex his qui praedicti sunt Simoniani multitudo Gnostici sunt » (9) —, les Marcosiens (10), et toutes les autres dénominations qui nous sont connues depuis la découverte des manuscrits coptes

(1) EPIPHANES, *Pan. haer.*, XXVI, 3, 4, 11. Voir toutefois l'enseignement utopique « platonique » d'Isidore, l'enfant prodige de Carpocrate, RENAN, *op. cit.*, 123-124.

(2) CLEMENS ALEX., *Strom.* III, 13 ss.; 17; ORIGÈNES, *Contra Celsum*, II, 13.

(3) IRENAEUS, *Adv. haer.* II, xxv, 2 ss.

(4) CLEMENS ALEX., *Strom.* IV, 18: « οὐ τοῦ νόμου κατατρέχοντες καὶ τοῦ γάμου ».

(5) EPIPHANES, *Pan. haer.*, XXVI, 15.

(6) RICHARD REITZENSTEIN, *Pneumatos. Studien zur griechisch-ägyptischen und frühchristlichen Literatur*. Darmstadt 1966, 17, note 6, et 227.

(7) HILGENFELD, *op. cit.*, 232-241.

(8) Le nom signifie: Dans le quatre il y a Dieu, ou bien Dans le intérieur (éon) se cache un Dieu: $\text{בְּרַבְּרָה אֵלִים}$. La langue hébraïque est toujours employée comme instrument de grimoires magiques.

(9) IRENAEUS, *Adv. haer.* I, 29.

(10) RENAN, *op. cit.*, 127-129.

de Naǧ' Hammādī (1)? Les Pères de l'Église sont unanimes pour verser sur toutes ces hérésies un ridicule qu'elles méritaient sans doute et une haine qu'elles ne méritaient peut-être pas. Il y avait en tout cela plus de charlatanisme que de méchanceté (2). Avec leurs mots et grimoires hébreux souvent pris à contresens (3), leurs formules magiques, leurs amulettes et leurs abraxas (4), les Gnostiques de bas étage ne méritent que le mépris. Mais ce mépris ne doit pas rejaillir sur les grands hommes qui cherchèrent dans ce narcotique puissant le repos ou, si l'on veut, l'étourdissement de leur pensée. Valentin eut du génie. Carpocrate et son fils Épiphane furent de brillants écrivains, gâtés par l'utopie et le paradoxe, mais parfois étonnants de profondeurs. Le gnosticisme eut un rôle considérable qui reste encore à mettre en évidence dans l'œuvre de la propagande chrétienne. Souvent il fut la transition par laquelle on passait du Paganisme au Christianisme. Les prosélytes ainsi gagnés devenaient presque toujours orthodoxes; jamais ils ne retournaient au Paganisme.

C'est surtout l'Égypte qui garda de ces rites étranges une empreinte ineffaçable. L'Égypte n'avait connu le Judéo-christianisme que dans les milieux alexandrins et ceux qui en dépendaient directement pendant le premier siècle et aussi le deuxième. Mais déjà au cours du deuxième on note un Christianisme « égyptien » à côté du judéo-chrétien et de l'helléniste (5). Un fait remarquable, c'est la différence entre la littérature copte et les autres littératures chrétiennes de l'Orient. Tandis que la plupart des ouvrages judéo-chrétiens se retrouvent en syriaque et en grec, voire en arabe, en éthiopien, en arménien, le copte ne montre qu'un arrière-fonds gnostique, sans rien au-delà. Alexandrie ne connut sa vraie splendeur que lorsque Pantène, un judéo-chrétien (peut-être de teinte stoïcienne), s'avisa de reformer le Didascalée et d'ouvrir les portes à la culture hellénistique. Lui succéda Clément d'Alexandrie qui, tout en gardant ses attaches au Judéo-christianisme de son maître Pantène, il prit courageusement et avec enthousiasme le chemin d'un gnosticisme tempéré, à peu près comme — *mutatis mutan-*

(1) Jean DORVILLE, *Les Livres Secrets des Gnostiques d'Égypte*. Introduction aux écrits gnostiques coptes découverts à Khénobaskion. Paris 1958.

(2) De nos jours c'est le cas, *mutatis mutandis*, de Georges Michel Geshchan, « Archevêque pour le Liban de l'Église Catholique Primitives d'Antioche, Orthodoxe et de Tradition Syro-Byzantine ».

(3) ORIGÈNE, *Contra Celsum*, I, 22; VI, 31, 32.

(4) REZAK, *op. cit.*, 142-144.

(5) Pour l'Égypte on peut citer le cas d'Ambroise, le riche ami et médecin d'Origène. EUSÈBE, *Hist. Eccl.* VI, 18.

dis — des philosophes chrétiens modernes on prit le chemin de l'existentialisme. Clément d'Alexandrie est un gnostique chrétien; il cite avec respect Héracléon comme un docteur faisant autorité à beaucoup d'égards; il emploie en bonne part le mot de *gnostique* et le fait synonyme de chrétien (1); il est loin en tout cas de la polémique haineuse d'Irénée de Lyon, de Tertullien et d'Hippolyte de Rome. On peut dire que Clément d'Alexandrie et Origène introduisirent dans la science chrétienne ce que la tentative trop hardie d'Héracléon et de Basilide avait d'acceptable. Mêlée intimément à tout le mouvement intellectuel d'Alexandrie, la Gnose eut une influence décisive sur le tour que prit au III^e siècle la philosophie spéculative dans cette ville, devenue alors la ville lumière ou le centre de l'esprit humain. La permanence des thèmes gnostiques et néo-platoniciens ainsi que le conflit métaphysique demeure aujourd'hui le même qu'au III^e siècle à Alexandrie (2). Pantène, Clément, Origène: trois étapes de l'évolution de la doctrine chrétienne qui passa de l'état de la théognose à celle de la théologie, pas encore systématique, il est vrai, mais les principes méthodologiques sont déjà plus ou moins clairement fixés. Ensuite nous aurons des épigones plus ou moins célèbres, qui créeront celle qu'on appellera l'école théologique d'Alexandrie.

L'influence de la Gnose sur l'école païenne d'Alexandrie ne fut pas moindre. Ammonius Saccas et Plotin, par exemple, n'échappèrent pas à son emprise. Les esprits les plus ouverts, tels que Numénius d'Apamée, entraient par cette voie dans la connaissance des doctrines juives et chrétiennes, jusque-là si rares au sein du monde païen (3). "La philosophie alexandrine du III^e, du IV^e, voire du V^e siècle est pleine de ce qu'on peut appeler l'esprit gnostique, et elle lègue à la philosophie arabe un germe de mysticisme, que celle-ci développera encore. Le Judaïsme, de son côté, subira les mêmes influences qui se prolongeront jusqu'aux Falachas, juifs d'Abyssinie provenant — peut-être — de l'Égypte après le premier exil.

Le monde de la culture, pour un ensemble de circonstances qui nous échappent et qui sont à la base d'un tournant de l'histoire des idées, à un moment donné demandait à l'Orient, et surtout à la Judée, des noms divins moins usés que ceux de la mythologie

(1) CLEMENT ALEX., *Strom.* IV, 4, 26 et les livres V et VI entiers.

(2) CLAUDE TREMONTANT, *La Métaphysique du Christianisme et la naissance de la Philosophie chrétienne*. Paris 1961, 709-746.

(3) EUSEBIUS, *Præparatio evangelica*, IX, 7; XI, 10, 18, 22; PROCLUS, *In Tim.* II, 93.

courante. Ces noms orientaux avaient plus d'emphase que les noms grecs, et on donnait une singulière raison de leur supériorité théurgique. Les noms d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Salomon passaient en Égypte pour des talismans de première force (1). Des amulettes répondant à ce syncrétisme effréné couvraient tout le monde et de tels talismans portaient parfois aussi la représentation du Christ crucifié (2).

De ce que nous venons de dire, il est facile de s'apercevoir que tout ce que nous savons du vrai rôle des hérésies gnostiques et de celui des religions orientales dans la recherche et la fixation du chemin de l'orthodoxie chrétienne, reste encore à écrire. Ce qui a été dit avant doit être revu et corrigé sur des bases plus objectives.

L'Orient païen n'inspirait pas toujours aux Chrétiens la même antipathie que la Grèce (3). Le polythéisme égyptien, par exemple, était traité par eux avec moins de sévérité que le polythéisme hellénique. L'auteur ou l'interpolateur des *Carmina sybillina* (V, 483 ss.) annonce à Isis et à Sérapis la fin de leur règne avec plus de tristesse que d'insulte. Son imagination est frappée de la conversion d'un prêtre égyptien, qui, à son tour, convertira ses compatriotes. Il parle en termes énigmatiques d'un grand temple élevé au vrai Dieu, qui fera de l'Égypte une sorte de terre sainte et ne sera détruit qu'à la fin des temps.

L'Orient, de son côté, toujours enclin au syncrétisme, et d'avance sympathique à tout ce qui porte le caractère de la spéculation désintéressée, rendait au Christianisme cette large tolérance. De la part des Chrétiens nous avons Clément d'Alexandrie, de la part des Païens nous avons, par exemple, un penseur tel que Numénios d'Apamée. Celui-ci, sans être précisément chrétien ni juif, il admire Moïse et Philon d'Alexandrie. Il égale Philon à Platon; il appelle ce dernier un *Moïse attique* (4), il connaît jusqu'aux écrits sur Jamblique et Mambré (5). À l'étude de Platon et de Pythagore, le philosophe doit, selon Numénios d'Apamée,

(1) ORIGÈNE, *Contra Celsum* I, 22 ss.; IV, 33, 34; VI, 39.

(2) Philippe DERCLAIR, *Die älteste Darstellung des Gekreuzigten auf einer magischen Gnosis des 3. (?) Jahrhunderts*, dans Klaus WESSEL, *Christentum an Nil*. Internationale Arbeitstagung zur Ausstellung «Koptische Kunst». Essen, Villa Hügel 23-25. Juli 1963. Recklinghausen 1964, 109-113.

(3) RENAULT, *op. cit.*, 433-435.

(4) PORPHYRIUS, *De antro nymph.*, 10: Μωϋσῆς ἀττικὸς; CLEMENT ALEX., *Strom.* I, 22.

(5) EUSEBIUS, *Præparatio evangelica*, IX, 8.

unir la connaissance des institutions des brahmanes, des juifs, des mages iraniens, des Égyptiens (1). Le résultat de l'enquête, on peut en être sûr d'avance, sera que tous ces peuples sont d'accord avec Platon, et par Platon (ajouterait Clément d'Alexandrie) avec Moïse et le Logos. Comme Philon d'Alexandrie allégorise l'Ancien Testament, Numénius d'Apamée explique symboliquement certains faits de la vie de Jésus-Christ (2). Il admet que la philosophie grecque est originaire de l'Orient, et doit la vraie notion de Dieu aux Égyptiens et aux Hébreux (3); il proclame cette philosophie insuffisante, même en ses maîtres les plus vénérés. Justin, l'auteur de l'épître à Diognète et Clément d'Alexandrie n'en disaient guère davantage. Numénius d'Apamée n'appartint pas cependant à l'Église; la sympathie et l'admiration pour une doctrine n'entraînent pas chez un éclectique l'adhésion formelle à cette doctrine. Numénius est un des précurseurs du néoplatonisme; c'est par lui que l'influence de Philon d'Alexandrie et une certaine connaissance du Christianisme pénètrent dans l'école philosophique d'Alexandrie. Pantène, Clément d'Alexandrie, Numénius d'Apamée, Origène et Plotin: quel siècle va s'ouvrir pour la ville qui nourrit tous ces grands penseurs, et devient de plus en plus la capitale intellectuelle de l'Orient et de l'Occident!

Et pourtant, du point de vue chrétien quel jugement faut-il porter, en définitive, sur cette «*intelligentsia*» alexandrine? Si on veut parler sans nuances il faudra admettre que Clément d'Alexandrie, Origène ne sont que des demi-chrétiens. Ce sont des gnostiques, des hellénistes, des spiritualistes, ayant honte de l'Apocalypse au même titre que de l'apocalypstique et du règne terrestre du Christ, plaçant pratiquement l'essence du Christianisme dans la spéculation métaphysique, non dans l'application des mérites de Jésus ou dans la révélation biblique (4) et le kérygme de Pierre (5). Origène avoue que, si la Loi de Moïse devait être

(1) EUSEBIUS, *Præp. ev.*, IX, 7, 8.

(2) ORIGÈNES, *Contra Celsum*, I, 15; IV, 51; V, 57.

(3) Rôth et Gladisch, en Allemagne, ont repris la thèse de l'origine orientale de la philosophie grecque. Rôth, en particulier, a voulu démontrer que la philosophie grecque est venue d'Égypte. Charles WEARNER, *La philosophie grecque*. Paris 1946, 9. Voir aussi la position moyenne de P. MASSON-OURSSEL, *La philosophie en Orient* (= Histoire de la Philosophie par Émile Bréhier). Paris 1948, 35-43.

(4) Voir la cinquième et septième parties de Oscar CULLMANN, *Verträge und Aufsätze 1925-1962*. Herausgegeben von Karlfried Fröhlich. Zürich 1966.

(5) François BOYON, *De constantis Gentium*. Histoire de l'interprétation d'Actes 10, 1-11, 18 dans les six premiers siècles (Beiträge zur Geschichte der biblischen Exegese 8). Tübingen 1967, Première partie: *De initio fidei*.

entendue au sens propre, elle serait inférieure aux lois des Romains, des Athéniens, des Spartiates: «J'ai honte à admettre, dit-il (1), que Dieu a donnée de telles lois!» Sans doute, saint Paul eût presque dénié le titre de chrétien à un Clément d'Alexandrie, sauvant le monde par une *gnosis* où ne joue presque aucun rôle le sang rédempteur de Jésus-Christ.

(1) ORIGÈNES, *In Leuiticum*, hom. VII, 5: «Erubesco confiteri quia tales leges dederit Deus». Voir aussi de lui, *De Principiis*, 17: *In Matth.*, tom. XIV, 21; *In Epist. ad Rom.* II, 19 ss.